

# Du corps au cancer : la construction métaphorique de l'ennemi intérieur dans le discours militaire pendant la Guerre Froide

**Gabriel PÉRIÈS**

L'objet de notre travail porte sur la pratique de la dénomination de l'ennemi dans le cadre des doctrines militaires qui émergent à l'occasion de la Guerre Froide. Une de leur principale caractéristique a été de penser la gestion efficace de l'action coactive, coercitive et d'annihilation, non pas sur un ennemi provenant uniquement de l'extérieur des frontières, mais sur un ennemi agissant depuis l'intérieur du pays, émergeant du territoire national lui-même ou de l'Empire. Les doctrines militaires ont pris alors, en France, des appellations particulières : doctrine de la « guerre révolutionnaire » (DGR) [1], guerre subversive [2] ou stratégie indirecte [3]. Sans parler, au-delà des codifications doctrinales, des expériences grecques, argentines, turques... en la matière qui, très souvent sont venues influencer telle ou telle codification doctrinale en l'alimentant de leurs expérimentations.

Dans ce contexte doctrinal spécifique, une permanence langagière : la construction institutionnelle de l'ennemi de l'intérieur à travers des métaphores de nature médico-chirurgicale (MMC). A titre d'illustration, citons un extrait du rapport *Enseignement de la guerre d'Indochine*, édité en 1955 par le Commandement en chef en Extrême-Orient, dans lequel on peut lire : « A l'actif du bilan comptent seulement les actions de 'contrôle en surface' qui visent à *extirper* [4] d'une région les rebelles qui s'y dissimulent. Cette chirurgie, fondée sur le diagnostic des localités les plus contaminées et de villages encore relativement sains, doit amener l'ablation des tissus gangrenés et ouvrir la voie à cette convalescence, qui sera la pacification proprement dite » [5]. Au-delà de ces écrits de synthèse technique, internes à l'armée, nous trouvons aussi l'utilisation de la MMC dans des ouvrages à vocation plus théorique traitant, par exemple, de la stratégie indirecte dans le contexte de la Guerre Froide. Ainsi, le général Beaufre a-t-il recours à cette forme de trope pour libeller un certain nombre de chapitres et de sous-chapitres de son livre *Stratégie de l'action* [6] ; « Action et *diagnostic* politique » (p.31) ; « *Dissection* du concept d'action » (p.53) ; « *Anatomie* de la force : le niveau d'action » (p.81) ; « Inventaire politique et *diagnostic* politique » (p.82) ; « Inventaire stratégique et *diagnostic* stratégique » (p.86).

On relèvera également la présence de MMC dans des écrits de militaires étrangers ayant reçu l'enseignement de la DGR. La MMC est ainsi utilisée dans le discours des militaires argentins, en 1977, lorsque, définissant « l'étape fondatrice » du « Processus de réorganisation nationale » [7], ils soulignent qu'il convient de « gagner une guerre cruelle et d'une énorme complexité, pendant laquelle, à l'activité créatrice se juxtapose, simultanément, *l'action chirurgicale* nécessaire à *l'ablation* de l'omnipotent *cancer* de la subversion communiste » [8].

Dans un tel contexte énonciatif, que devient l'ennemi, quelles figures prend-il ? Et au-delà, quelles représentations du professionnel de la violence légitime de tels mécanismes dénommatifs structurent-ils ? Cette pratique langagière est-elle neutre sur le plan du comportement du militaire, qu'indique-t-elle par rapport à ses relations avec le pouvoir civilo-politique ?

Pour répondre à ces interrogations, on portera l'attention sur trois aspects spécifiques de la question. Premièrement [9], on procédera à une description détaillée des principales formes performantes de l'emploi de la MMC aussi bien d'un point de vue rhétorique qu'au sein de l'économie générale d'un discours spécifique qui se donne volontairement pour objectif son emploi. A cette occasion, on analysera les réseaux métaphoriques [10] présents dans un texte produit par un officier français au cours de la guerre d'Algérie [11], pour relever que l'usage de la MMC s'insère dans le discours militaire comme un vecteur des représentations sociales et politiques d'au moins une partie de l'armée française. Mais les représentations de l'ennemi conditionnent également celle de l'ami. Dans un second temps, on observera comment le recours à la MMC induit une schématisation organiciste des représentations corporelles de l'ami comme de l'ennemi, qu'il militarise. Enfin, dans un troisième temps, toujours en suivant les conditions d'emploi de la MMC et des représentations organicistes, on observera comment, pendant la Guerre Froide, le discours institutionnel militaire offre une véritable tétatologie idéologique qui va depuis la construction de chimères sociales jusqu'à l'affirmation d'une organisation contre-révolutionnaire dans l'optique de *tuer le microbe* et ensuite *de cicatriser les plaies* de la Nation [12].

### **Typologie indicative et étude de cas de l'utilisation de la MMC dans le discours militaire**

Etablir une typologie, toute indicative, de l'utilisation de la MMC dans le discours militaire revient à détecter, puis à décrire, les formes et les fonctions qu'elle remplit au sein d'une argumentation destinée à transmettre des connaissances et/ou à convaincre un auditoire, ou un lecteur, de la pertinence d'un discours [13]. Il s'agit donc de décrire les emplois performants de cet outil de rhétorique lorsqu'il est placé à l'intérieur d'un schéma argumentatif, eu égard à un autre outil, celui de l'analogie, qu'il est sensé porter [14]. Par la suite on dégagera du texte *Guerre révolutionnaire et médecine moderne* les principaux réseaux métaphoriques qui structurent les représentations du militaire et de son action comme celles de l'ennemi.

### *Analogies et métaphores relevant de l'emploi de la MMC : une approche rhétorique*

Dans cette optique, nous avons isolé trois types de relation entre la MMC et l'analogie, ce qui implique trois manières différentes d'organiser un schéma argumentatif. Les deux premiers ont comme substrat un texte écrit, le troisième repose sur un support matériel d'une autre nature : une représentation cartographiée, géographique, de l'ennemi et sa désignation lexicalisée.

Premier type. Les MMC, dans leur enchaînement, portent une analogie introductive contenant des sèmes [15] à référentiel médico-chirurgical

« Cette guerre froide est à la guerre chaude ce que la *médecine* est à la *chirurgie*. Aux *opérations* sanglantes de la guerre chaude se substituent les '*infections*' qui ne sont pas moins meurtrières, mais plus insidieuses. Contre ces *infections*, la méthode *chirurgicale* est rarement efficace : il faut procéder à *des vaccinations préventives* ou à *des contre-infections*, et il faut prendre *la maladie* dès le début. Dans cette guerre larvée où les *infections psychologiques* ressemblent à celles de la guerre *biologique*, il est très difficile de contrôler les phénomènes une fois déclenchés : l'Allemagne a succombé en 1918 en grande partie à cause du retour du *virus bolchevique* qu'elle avait contribué à semer en Russie un an plus tôt ; *le prurit* de décolonisation sur lequel les Soviétiques avaient misé dès 1921 a parfois dépassé les prévisions de l'URSS et lui a posé en Afrique des problèmes auxquels elle n'était pas prête à répondre. Cette *guerre médicale* est très différente de nos habitudes, malgré son emploi millénaire » [16].

Dans ce premier exemple, le schéma argumentatif se développe en deux étapes : dans un premier temps, le locuteur fixe le contexte énonciatif [lignes 1 à 5] en ouvrant son propos par l'établissement

d'une analogie à vocation généralisatrice ; dans une seconde phase, il explicite la partie précédente. Il l'illustre par des exemples historiques assez précis et des comparaisons à vocation analogique. La dernière MMC de l'extrait ferme l'argumentation et accrédite l'affirmation analogique de départ.

Dans la première partie, l'enchaînement des métaphores est incorporé à la suite d'une analogie contenant des sèmes médico-chirurgicaux. L'utilisation des MMC consécutives se trouve autorisée tant par la présence de ces mots que par la polysémie du terme *opérations* [2], qui appartient aussi bien au lexique de l'art militaire qu'à celui de la médecine ou de la chirurgie. Cette ambiguïté fait office de maillon entre l'analogie et les métaphores qui suivent. Cela dit, l'auteur avance prudemment. Le recours aux guillemets, puis leur suppression, pour le même mot : *infections* [3 et 4] est à signaler. Dans un premier temps, leur emploi renforce la présence de la métaphore qui accrédite la pertinence de l'analogie par un phénomène de distanciation ; tandis que leur élimination rend fluide l'enchaînement des MMC qui suivent. Celles-ci - *vaccinations préventives* et *contre-infections* - possèdent une fonction particulière : elles se réfèrent à des types d'action militaire spécifique qui sont évoqués, alors, sur le mode elliptique [17]. La compréhension pleine de ces termes est impossible pour le non-professionnel. La MMC porte de la sorte un jargon de métier propre aux pratiques de la guerre froide qu'analyse l'énonciateur ; cette fonction elliptique de la MMC se retrouve à la fin de la première partie du paragraphe, dans laquelle la métaphore désigne, par une catégorie large, *la maladie*, l'ennemi qu'il faut combattre sans pour autant qu'il en soit donné une définition précise. On sait tout de même qu'il s'agit d'une pathologie.

La suite de l'extrait est ouverte par une comparaison entre les *infections psychologiques* et la guerre *biologique*, ce qui relance l'argumentation. L'adjectif *psychologique* constitue une approche évocatrice d'un double phénomène, celui de l'idéologie, réduite à une variable en général béhavioriste [18], et celui de sa diffusion par la propagande [19]. L'expression *guerre biologique* renforce la métaphore antérieure en lui conférant un contenu pratique et en la liant à un type concret de guerre, bien connu par le lecteur militaire ou spécialisé en la matière : celui dans lequel on utilise des armes bactériologiques, par exemple. Les deux métaphores suivantes, celles de *virus bolchevique* et de *prurit de décolonisation*, désignent l'ennemi lui-même et les « symptômes » qu'il suscite sur le mode de l'adjectivation ou de la complémentarité. L'ellipse, induite plus haut dans l'extrait par le terme *maladie* se trouve ainsi levée ; l'ennemi est

maintenant clairement désigné. Enfin, la métaphore de *guerre médicale*[16] accrédite l'analogie introductive et affirme, par ce biais, les orientations que l'auteur entend donner aux missions de l'armée.

Deuxième type. Les MMC du schéma argumentatif fonctionnent majoritairement comme des analogies condensées [20]. « L'exposé de ces actions serait trop concis si l'on ne mettait pas l'accent sur les facteurs suivants : la nécessité de le commencer par une brève analyse des origines dukyste de la subversion, *extirpé* par les forces armées avec rapidité et efficacité opérationnelle, face à la menace tangible *que la maladie ne s'aggrave* et ne se transforme en un *incurable cancer* » [21].

Dans le schéma argumentatif de ce paragraphe, il n'y a pas d'analogie formellement reconnaissable, ni de comparaison. Pourtant, la première MMC : *kyste de la subversion*, porte en elle une analogie condensée. Contrairement au cas précédent, elle n'intervient pas à la suite d'une introduction qui campe des expressions appartenant au référentiel médico-chirurgical. L'emploi métaphorique est directement intégré au discours et n'a pas besoin de se justifier. Il constitue une marque énonciative somme toute triviale, propre à la culture du locuteur. Composée de deux sèmes relevant de deux référentiels différents, cette métaphore constitue un amalgame qui se trouve renforcé par le participe *extirpé* qui valorise le trait *kyste*.

La MMC qui repose sur le syntagme *la maladie ne s'aggrave* désigne, d'une manière elliptique, l'ennemi et la situation dynamique générale qu'il suscite. Par la prévision de la dégénérescence du *kyste* en un *incurable cancer*, cette dernière métaphore accrédite l'analogie condensée du début du paragraphe, et vient entériner ce que l'auteur entend évoquer dans son ouvrage : la chronique de l'exercice efficace, d'une opération de contre-guérilla menée à bien [22] ; tout comme elle affirme une compétence professionnelle spécifique : un savoir prédictif qui se mue en autorité par compétence.

Troisième type. La MMC repose sur une analogie instaurée par une représentation graphique [23]

Figure 1

Représentation métaphorique de l'ennemi : la carte *Rubéole*

Ce cas est intéressant car il visualise la guérilla en Indochine [24] comme *Rubéole*. Il convient de préciser que la MMC se situe ici dans

un cadre spécifiquement militaire, puisque ce genre de carte n'est réservé, sous couvert du secret, qu'aux seuls professionnels. Nous sommes, comme dans le cas décrit précédemment, dans la situation de l'ellipse qui marque l'existence d'un jargon de métier. Dans ce cas, *Rubéole* est un terme technique qui désigne, à un moment précis et dans une situation géographique bien déterminée, l'implantation des « foyers » - foyers infectieux ? - de guérillas au Tonkin, au mois de mai 1954.

En résumé, deux observations se dégagent de l'utilisation rhétorique de la MMC dans le discours militaire. La première est qu'elle est performante sur le plan du schéma argumentatif. Elle porte le sens sans briser l'intelligibilité du discours. La deuxième est que l'emploi de cette catégorie de tropes couvre non seulement l'existence d'un jargon technique, mais exprime aussi un accomplissement pratique. Ce dernier point, qui met l'accent sur l'expression métaphorique de l'activité instrumentale propre au champ militaire, permet de mettre en perspective l'emploi de ce jargon médico-chirurgical en le replaçant dans son contexte socio-historique. Il devient alors possible de s'interroger sur le sens du choix opéré par le militaire dans l'utilisation de la MMC et, ainsi, de montrer que ce choix exprime des représentations qu'il se fait de son propre rôle et de la société dans laquelle il agit.

« *Guerre révolutionnaire et médecine moderne* » : étude de cas

Publié au mois de mai 1957, dans la *Revue militaire d'information* [25], l'article qui nous occupe porte explicitement, dans son titre, une comparaison : guerre révolutionnaire et *médecine* moderne. Il exprime l'opinion anonyme d'un professionnel de l'art militaire sur le conflit algérien et ce, en pleine bataille d'Alger. Texte doublement circonstancié puisque, non seulement il s'insère dans le corpus doctrinal de la « guerre révolutionnaire » dont la revue mentionnée plus haut est l'un des principaux vecteurs [26], mais aussi parce qu'il puise sa substance dans le contexte de terrorisme et de contre-terrorisme, d'action psychologique et d'encadrement des populations, si caractéristiques de l'époque.

C'est que dans le conflit colonial en période de guerre froide, la relation Ami-Ennemi qui a servi jusque-là de fondement à toute vision fonctionnelle sur le plan militaire, se transforme radicalement. A l'époque de la conquête de l'Empire, l'armée se trouvait, presque toujours, placée en posture offensive et la société du conquis était, par ethnocentrisme [27], niée. Lors des conflits de l'après-Seconde Guerre

Mondiale, le militaire est en position défensive et est obligé de tenir compte de l'existence de la société coloniale. Dans cette optique, il doit protéger tout autant le cadre territorial de la colonie que l'ordre social fortement contesté par la rébellion.

Le concept même d'Ami-Ennemi subit dès lors un déplacement et est dorénavant réservé à la lutte idéologique internationale où s'affrontent Monde Libre et Communisme, tandis que, sur le plan opérationnel, local, il prend une forme ternaire : *Ami-Corps* social-Ennemi. En effet, l'antagonisme guerrier se manifeste sur le terrain, au-delà de l'affrontement binaire de deux groupes armés : l'enjeu est coactif et coercitif. La guerre ne repose plus sur l'anéantissement de l'ennemi. Son but est le contrôle du *corps* social colonial ou sa destruction ; et il s'agit, pour l'armée, de le préserver des menaces destructrices que fait peser sur lui l'insurrection.

Dans le texte en question, cinq réseaux de MMC peuvent être déterminés. Le premier a pour référent *les armées*, ou le *on* à vocation de *nous* ; le second métaphorise les types d'action des forces armées ; le troisième est relatif à la désignation du *corps* social et à la société ; en ce qui concerne le quatrième réseau, il s'agit des référents désignant l'ennemi et leurs équivalents métaphoriques ; enfin, les syntagmes comprenant le mot *santé* ont été placés dans leur contexte argumentatif : la transformation de la relation Ami-Ennemi en *Ami-Corps* social-Ennemi.

### **Tableau 1 : réseau métaphorisant les armées**

#### **Référents Réseau des équivalents sémantiques - MMC**

« les armées »

ou « on » Bactéricides ; agents destructeurs ; médecin(s) ; praticien ; confrères ; agents spécifiques extérieurs ; médecin des sociétés ; médecin de familles.

### **Tableau 2 : réseau métaphorisant les actions des armées**

#### **Référents Réseau des équivalents sémantiques - MMC**

[actions des

armées] Dose ; cure ; arsenic ; bismuth ; intoxiqué(r) ; pénicilline ; diagnostic ; thérapeutique ; consultation ;

Bilan physiologique ; radiographie ; mesures électriques ; analyses ;  
Dosages, progrès sanitaire ; hormones ; vitamines ; « lyse » .

### **Tableau 3 : réseau métaphorisant le *corps* social ou la « société »**

**Référents Réseau des équivalents sémantiques - MMC « corps  
social »**

« Société » Organisme malade ; organisme ; affections ; lésions ; le  
malade ; membre atrophié ; s'alite(r) la fièvre monte ; la rechute ;  
l'état général du patient ; réaction organique ; son malaise ; les points  
faibles de l'état général ; l'organisme ; luttera ; terrain biologiquement  
actif ; corps social ; les cellules ; corps sain.

### **Tableau 4 : réseau métaphorisant l'ennemi**

**Référents Réseau des équivalents sémantiques - MMC**

« le Viet » Microbe meurtrier ; l'infection ;

Microbe pathogène « le Mau-Mau » Germes nuisibles ; le mal ;  
gangrène(r) ;

« Rubéole » « les rebelles » Le microbe mort ou enkysté ; le microbe  
adulte ; l'affection rebelle ; les facteurs pernicieux ;

« phagocytés » « (Moscou, Canton, Le Caire...) » Des bouillons de  
culture neutres ou favorables

à sa croissance (ne concerne directement que ce référent)

Le cinquième réseau métaphorique répond à une utilisation logico-  
argumentative spécifique du terme *santé* dans le cadre de la relation  
Ami-Ennemi, puis dans la cadre *Ami-Corps*social-Ennemi :

1. L'auteur fait un constat, analysant la guerre d'Indochine :

· Ami : « on » « interdit la vie au nom de la *santé* ».

· Ennemi : « la population (...) refuse cette *santé* ».

2. L'auteur propose une solution au conflit algérien par un retour à la  
tradition des pratiques de la Coloniale :

· Le *Corps* social, aidé par l'armée, produit « l'auto-défense de la *santé* ».

L'Ennemi devient : « les éléments réfractaires à l'ordre de la *santé* ».

L'Ami est : la Coloniale, incarnée par « Galliéni et Lyautey » : « Ils avaient découvert (...) le moyen de déclencher les processus de *santé* » .

L'analyse des cinq réseaux permet de dégager un certain nombre de remarques. Grâce à l'ambiguïté de l'expression *corps social*, le lecteur est renvoyé à une des représentations totalisantes et anciennes de la société et de l'Etat : celle de l'organicisme. La compréhension de cette représentation souligne la profonde assimilation culturelle de ce que l'on peut appeler une métaphore endormie [28], et des évocations qu'elle réveille, tant chez l'énonciateur que chez le récepteur. La pertinence du discours repose sur l'acceptabilité de l'expression « *corps social* », relevant du sens commun. Par le biais de la *perspective biologique* que propose l'auteur du texte, les métaphores de la profession militaire, celles des *spécialistes*, du *praticien*, des *confrères spécialisés...*, est projeté sur le métier des armes le statut valorisant du scientifique, et du scientifique qui guérit parce qu'il possède un savoir - sans doute celui de la Coloniale. De plus, cette valorisation, par l'analogie que porte la MMC, place d'emblée l'acte guerrier sur le terrain de la neutralité axiologique attribuée aux sciences et évoque une déontologie qui valorise aussi bien les techniques guerrières efficaces qu'un savoir-faire sectoriel.

On constate également que le réseau qui concerne les techniques ne possède pas de référents ; volonté d'exprimer un jargon de métier sous couvert de l'ellipse induite par la métaphore ? Il n'en reste pas moins que l'expression pseudo-métaphorique de *mesures électriques* [29] peut être considérée comme une allusion à la pratique de l'interrogatoire nécessaire à la recherche du renseignement et au maintien de l'ordre propres aux « guerres révolutionnaires » [30].

Par contre, à la différence de l'armée qui se trouve valorisée, l'ennemi est assimilé à l'image péjorative du *microbe*. Il est sans aucune légitimité, puisqu'il provient de l'extérieur du *corps social*, il est issu du *bouillon de culture* « Moscou, Canton, Le Caire... », et sa seule action consiste à *gangrener* le malade, idéalement sain. A ce propos, le *corps malade* de celui-ci est passif : alité, rongé par la *fièvre*, il ne peut présenter que des *lésions* et est sujet à des *rechutes*, même si, dans un futur hypothétique, il *luttera*, aidé en cela par le *médecin des*

*sociétés*, forme actualisée et adaptée à la situation nouvelle du *médecin officiel des épidémies*.

Cette dernière expression donne tout son sens au syntagme *ordre de la santé*, noyau métaphorique de la légitimation de l'interventionnisme militaire dans le *corps social*, affirmant de la sorte la licéité d'un ordre social militarisé qui fait pièce aux situations historiques de « pathologie politique ». Ainsi, le texte de 1957, *Guerre révolutionnaire et médecine moderne* semble annoncer une aptitude professionnelle nouvelle, faite pour répondre aux situations de guerre dont l'enjeu est surtout social et politique.

Cependant, au-delà de ce qui semblerait être un positionnement interne au champ militaire, c'est le poids de la MMC qui paraît déterminant. Instrument rhétorique et puissant vecteur des représentations que projette le professionnel de la violence légitime sur lui et les autres, elle devient l'outil d'expression d'une conviction profondément ancrée et partagée. Et même si le militaire ne maîtrise pas, en scientifique, le vocabulaire, le lexique de la médecine ou de la chirurgie ou de la biologie..., il parle en savant, de quelque chose qu'il ne peut aborder qu'indirectement d'une manière autonome : le pouvoir. La MMC, par sa présence dans le discours militaire de la Guerre Froide, devient un véritable marqueur d'un glissement au sein du champ en question - ou de certains de ses secteurs - de l'éthique de la responsabilité vers l'éthique de la conviction. Reste à détecter puis à vérifier tant le mode d'élaboration que la nature des constructions sociales et politiques effectivement présentes dans le cadre de cet énoncé.

C'est en allant plus loin dans la détermination discursive des représentations liées aux thématiques de la *santé* et du *corps* dans le cadre de la gestion de la violence institutionnelle que nous allons saisir le complémentaire métaphorique dans lequel s'insère l'emploi de la MMC : à savoir les conditions énonciatives qui structurent, dans la cadre militaire, le thème du *corps* aussi bien celui de l'ami que celui de l'ennemi.

### **Les corps militarisés : métaphore de la Guerre Froide**

L'espace doctrinal français s'est nourri pendant la Guerre Froide d'un ensemble d'expériences et de positionnements d'autres armées dans le domaine de la lutte contre l'ennemi de l'intérieur, de la lutte contre la guérilla dans un contexte au sein duquel des jeux de représentations, d'auto-représentations et de représentations de l'ennemi ont pris des

formes complémentaires. Ces jeux ont également abouti à des prises de position très agressives vis-à-vis du politique qui ont mené l'armée française, comme beaucoup d'autres après elle, à prendre des postures prétorienne ou à rendre particulièrement labile la séparation institutionnelle entre le pouvoir militaire et l'autorité du politique, du civil.

Un lien discursif unit ces différentes postures et présente l'autre aspect de l'emploi de la MMC : le recours à une représentation organiciste de soi-même, de la société et de l'ennemi. Ce recours repose pour l'essentiel, sur un certain discours du corps, des corps, aussi bien du sien propre, que de celui de l'officier, que de l'organisation ennemie, que de celui des chimères sociales et idéologiques qui lui sont imputées.

### *Des métaphores organicistes et médicales complémentaires*

En 1955, le centre de documentation de l'Ecole Supérieure de Guerre distribue aux stagiaires, sous la forme d'un seul document, deux textes, le premier est intitulé *Exploisons la Révolution de l'Art militaire* et est signé du commandant Cushman [31] de l'Armée des Etats-Unis. Le thème essentiel est la modernisation des structures et de la technique militaire à la suite de la Seconde Guerre Mondiale. Le second article, « Les événements de Malaisie : une guerre froide » paru sous la signature du Général Brazer-Creagh [32], retrace les expériences britanniques en Malaisie, en 1954. Rien à première vue n'assure une unité thématique de ces deux textes, et pourtant l'ESG a cru bon les réunir. Un des fils directeurs est justement l'emploi rhétorique des métaphores organicistes et médico-chirurgicales qui vont mettre au centre du dispositif argumentatif une certaine représentation de l'armée, de l'ennemi et du spécialiste de la question politico-militaire :

Texte n°1 :

[a]« L'Armée est une chose vivante. Elle a une âme. Elle grandit et dépérit, elle croît et diminue. Comme toutes les choses vivantes, elle obéit à une des lois fondamentales de la nature, la loi de survivance du plus adapté. Notre Armée de Terre se trouve confrontée au problème que rencontrent toutes les choses vivantes depuis le commencement des temps, le problème de l'évolution, le problème de sa propre adaptation à des circonstances changeantes. *Comme des créatures naturelles*, elle doit y arriver ou être détruite, soit du fait des situations nouvelles, soit par *un autre être* qui se sera adapté lui-même d'une

façon plus appropriée. Dans ce problème qui se dresse face à notre Armée de Terre, deux choses dominant : le temps nous presse et nous ne devons pas échouer » [33].

Texte n°2 :

[b]« Le Communisme n'est pas en Malaisie un mouvement indigène. C'est l'*infection* d'une petite fraction de la communauté chinoise par le *virus* communiste transmis par le Bureau du Parti Communiste en Chine. Le Parti Communiste Malais (MCP) a été formé en 1930, et a consacré ses ressources à *pénétrer* et diriger le monde du travail » [34].

[c] « Une *guerre froide* ne peut pas se gagner en fusillant ou en coffrant une population. L'action militaire doit restaurer la loi et l'ordre, mais parallèlement à la lutte militaire, doivent progresser les recherches et l'application de l'*antidote politique*. Citation du Sous-secrétaire d'Etat adjoint, Robert D. Murphy : Les *guerres froides* demandent des *nerfs froids*. Naturellement, il est important de ne pas sous-estimer son ennemi » [35].

### *Des représentations organicistes et vitalistes de l'armée*

En ce qui concerne l'extrait [a], l'emploi de la métaphore couvre des représentations organicistes et vitalistes de l'armée. L'affirmation selon laquelle *l'Armée est une chose vivante* conditionne l'ensemble des emplois métaphoriques du texte, mais aussi du document en général. Sur le plan purement rhétorique et formel, cette métaphore affirmative repose sur l'analogie établie entre le terme *créature* introduit par le joncteur comparatif *comme* [8] et l'institution militaire.

Cette analogie induit une dimension dramatique aux « prescriptions » doctrinales du locuteur. Vie ou mort de l'institution, tel est le dilemme posé pour affirmer l'urgence de l'exploitation de la *révolution*, c'est-à-dire de l'urgence de l'intégration de techniques nouvelles dans le cadre militaire et en particulier dans l'Armée de terre.

Fort de la présence de cette analogie qui fixe le contexte dans lequel émergent les causes premières de la modernisation - du pourquoi il faut faire la *révolution* -, le locuteur peut légitimement donner un contenu vitaliste et agressif à ses métaphores.

Celles-ci mettent l'accent sur la compétition *naturelle* entre les corps vivants que sont les Armées : dans la lutte pour la vie, il s'agit de

s'adapter ou de mourir non par pur dépérissement, mais en laissant la place à un vainqueur, à un *autre être* [10]. Il est intéressant de constater que cette métaphore peut aussi bien s'appliquer au phénomène guerrier - l'*autre être* désignant alors l'ennemi -, que désigner une armée ayant fait sa propre *révolution* doctrinale dans le cadre d'une compétition existant dans un même camp.

### *Métaphorisations liées au syntagme guerre froide*

Les métaphores des extraits [b] et [c], assurent l'intersection entre l'ensemble des différents réseaux métaphoriques ; l'essentiel résidant dans la détermination de la *guerre froide* comme véritable guerre et comme condition objective de développement d'une compétence professionnelle dont nous avons vu les grandes lignes induisant des représentations de nature différente : le premier de ces réseaux s'articule l'emploi du terme *guerre(s)* ; tandis que le second concerne les différentes conditions d'emploi de l'adjectif *froid(es)*.

1. Le mot *guerre(s)* institue la dimension réelle, non métaphorique, des extraits choisis. Il sert de base objective pour signifier la réalité militaire du conflit ; il désigne une réalité palpable, et permet de la sorte de donner une dimension réaliste et pratique à l'expression *guerre froide* qui, malgré sa déviance par rapport au sens commun, acquiert ainsi de la vraisemblance. Des expressions métaphoriques qui gravitent autour d'elle y trouvent une large légitimité. Elle leur attribue également une certaine force dramatique : c'est bien de *guerre(s)* dont il s'agit, et non pas d'un simple rapport de force international entre l'Est et l'Ouest ou d'une quelconque forme mineure de faire la guerre.

Le pluriel mis au substantif *guerre* permet au locuteur de généraliser la portée de ses propositions au-delà d'une expression à l'unique dimension contextuelle : la guérilla malaise n'a été ni la première, ni ne sera sans doute la dernière de ces *guerres froides*. Dans ce cadre énonciatif qui ouvre la porte à une forme de casuistique, la modélisation de la pratique britannique a la force de l'exemple. Elle permet également d'assurer la démarche des autorités de l'ESG dans leur affirmation de la réalité militaire de la guerre froide, tout en faisant de la guérilla sa dimension guerrière spécifique.

2. L'adjectif *froide(s)* joue le rôle de véritable point d'intersection entre les différents domaines du texte. Il institue le lien entre les référents concernés par la métaphore médicale et organiciste - en tant qu'épithète de *nerfs* - et le domaine de la réalité - les *guerres froides*-*guerre(s)* en général ou cette forme particulière de la guerre qu'est la

guérilla. Il permet également d'établir une articulation entre le comportement de l'individu et ce qui concerne le contexte dans lequel le soldat est immergé.

Sur le plan rhétorique, à la différence de l'emploi de la métaphore, - *in praesentia* ou *in absentia* -, il semblerait que nous soyons en présence d'une expression métaphorique *per substitutio*, qui réaliserait la requalification d'un terme par un autre. La métaphore est *per substitutio* car elle s'appuie en fait sur une métaphore classique, celle du comportement totalement maîtrisé en période de crise : les *nerfs froids*, adaptation de l'expression « tête froide ».

### *Les métaphores relatives à la relation ami-ennemi et à l'action anti-guérilla*

Le domaine de la métaphore dans les extraits [b] et [c] concerne deux référents : l'ennemi et les différents aspects de l'action britannique, tant sur le plan du soldat que sur le plan institutionnel et technique.

1. Dans l'extrait [b] le locuteur tente d'induire le manque de légitimité interne de l'ennemi en montrant son hétérogénéité essentielle par rapport à la réalité malaise et, surtout, la dimension artificielle de la situation « pathologique » que cet ennemi exogène crée. Le locuteur insiste sur le fait que celui-ci est lié au PC chinois, et qu'il n'en serait qu'une émanation. Cette illégitimité nationale serait de plus redoublée sur le plan de sa représentativité ethnique : il est minoritaire dans la population malaise du fait de ses origines chinoises.

La métaphore du *viruss* s'insère dans ce cadre énonciatif de dévalorisation de l'ennemi. Non seulement elle le désigne sous une forme minuscule, virulente et pathogène, mais elle permet également, sur le plan discursif, de donner son sens plein à la métaphore qui précède : celle de l'*infection* pour désigner la présence d'une structure d'origine étrangère - le PC malais - dans un « corps », ici la communauté chinoise malaise.

De plus, le terme *virus* renforce le sens du verbe *pénétrer* pour ce qui a trait à la présence de l'ennemi « pathogène » dans le monde du travail. Mais cette fois-ci c'est sa légitimité à la direction des conflits sociaux, politiques et militaires qui est stigmatisée. On remarquera que l'emploi de ce type de métaphores renvoie à une conception générale du conflit social qui devient illégitime à partir du moment où il se dote d'une organisation autonome forte et qu'il s'écarte d'une expression non « naturelle », voire même spontanée de l'action sociale

ou politique. L'ennemi est bel et bien l'organisation de l'adversaire. Elle se confond avec lui.

2. Dans ce contexte, l'extrait [c] fait émerger l'emploi de la métaphore pour désigner les différents modes d'action britanniques préconisés par le général Brazer-Creagh. Les syntagmes *antidote politique* et *nerfs froids* trouvent leur plein emploi en étant mis en relation, non seulement avec le domaine métaphorique propre à l'extrait antérieur, mais aussi par rapport à celui du texte n° 1.

L'expression métaphorique *antidote politique* concerne fondamentalement la capacité de réaction par rapport à l'ennemi : *le virus*. Cette expression désigne également cette connaissance nouvelle du soldat : l'action, ou plutôt l'agissement politique.

Cependant, le terme *antidote* désigne également un contrepoison de nature défensive. C'est un produit spécifiquement orienté vers la destruction d'un agent pathogène spécifique et auquel cet *antidote* correspond. La relation Ami-Ennemi demande de l'équilibre ; c'est-à-dire, jamais de surestimation ni de sous-estimation de l'adversaire. Singulièrement c'est la représentation organiciste de la société qui est renforcée. La société apparaît effectivement comme un corps dans lequel va se livrer une bataille entre le *virus* et l'*antidote politique*. La désignation métaphorique de mesures militaro-politiques que le locuteur a abondamment décrites permet de la sorte de les présenter sous un aspect synthétique ; et de justifier l'amenuisement de la séparation entre l'action politique et l'action militaire.

La présence de cette image, de cette représentation volontariste et positive de l'action politique militairement orientée, assure également la légitimité de cette capacité nouvelle de l'officier. Cette nouveauté d'un savoir-faire politique du militaire est affirmée à couvert sous l'expression métaphorique : le militaire doit avoir des *nerfs froids*. Il doit posséder les compétences professionnelles nécessaires et suffisantes pour ne pas perdre le contrôle de lui-même face à l'ennemi ; mais aussi pour ne pas se laisser troubler par la dureté de cette forme de conflit. Cette capacité de calme et de maîtrise des sentiments est ce qui est requis sur le plan comportemental lorsqu'il s'agit de mener une *guerre* tout aussi *froide* ; c'est-à-dire de manier les appareils de coaction, de coercition de masse et de renseignement.

Sur le plan rhétorique, il apparaît que la métaphore des *nerfs froids* assoit aussi l'emploi spécifique de l'expression, au sens quelque

peu modifié, de *guerre froide* sur laquelle le locuteur se base pour argumenter en faveur des pratiques de la contre-guérilla.

De façon synthétique, on relèvera, par rapport à l'ensemble du document, que l'on ne peut s'empêcher de généraliser cette caractéristique comportementale à laquelle s'ajoute la compétence politique à l'ensemble de l'armée. La jonction des deux réseaux métaphoriques fait ressortir la dimension individuelle du courage et la maîtrise physique de soi qu'impose l'action coactive. Cette jonction place en situation de complémentarité le système nerveux d'un homme parfaitement et professionnellement entraîné, avec celui du système hiérarchique et organisé de l'institution militaire, elle-même présentée globalement comme un organisme vivant [a].

Ce réseau métaphorique qui parcourt les deux textes est donc lourd de sens multiples. D'un côté, il assure des représentations modernisatrices de l'Armée en tant qu'institution et, de l'autre, il sert de socle rhétorique à la présentation d'un savoir-faire militaro-politique, tant sur le plan du comportement d'officiers spécialisés, que sur sa possible traduction « organique » de la contre-guérilla comme technique organisationnelle.

Ce spécialiste devra posséder des capacités politiques, des *nerfs froids*, l'expérience de la guérilla et la pratique des organisations de coaction et de coercition de masse. Il semble que se soient là des indications qui peuvent permettre de définir les principaux critères de formation pour orienter les futurs officiers français dans les Etat-Majors et dans les *hiérarchies* particulières propres aux *guerres froides*.

### **L'Appareil de l'organisation ennemie comme corps**

On placera en regard de cette corporéité du *corps* militaire qui associe « organiquement » un officier spécialisé avec un organisme particulier, la construction métaphorique, en quelque sorte, inverse : celle de l'organisation ennemie telle que la propose le général Diaz de Villegas dans son ouvrage intitulé, *La guerra revolucionaria* [35] et qui permet l'assimilation de cette organisation à un corps. Ce texte espagnol de 1959 reprend l'ensemble de la casuistique de l'ESG [36] en la matière et ses principaux lieux communs en les appliquant à la guerre civile espagnole. Toutefois, ce qui constitue l'intérêt majeur de cet ouvrage est qu'il est abondamment illustré de multiples représentations de l'ennemi et de son organisation [37]. Celles-ci sont tout à fait remarquables, car elles sont la plupart du temps des expressions

métaphoriques qui renvoient aux cours mêmes de l'ESG, aux articles doctrinaux marquants de la DGR, qu'ils reprennent ou prolongent.

Figure 2 : illustration extraite de *La guerra revolucionaria* du général Diaz de Villegas et son texte de légende.

Texte n° 3

« La Révolution est bien trop complexe pour qu'elle puisse émerger d'elle-même. Elle n'est jamais spontanée. Elle est préparée, elle est organisée, et elle est finalement déclenchée. Elle procède d'une technique. C'est au moment exact où elle éclatera que l'*Appareil* se mettra à fonctionner. Personne ne se sera rendu compte de son organisation. C'est pour cela sans doute qu'il existe la possibilité de bloquer son processus de développement sans trop de souffrance. La Révolution, comme le disait Lénine et le recommandait Mao, doit toujours surgir dans les villes. C'est son milieu propice. Elle irradiera d'autant plus fort que la ville sera plus importante, la victoire alors n'en sera que plus concluante. La Révolution, cependant, n'oublie jamais le milieu rural dans lequel elle cherchera à s'enraciner par la suite » [38].

L'argument central du général Villegas repose sur le caractère non spontané de la Révolution. Celle-ci est obligatoirement le fruit d'un complot, de l'action d'un « *Appareil* » (*Aparato* en espagnol) . D'un point de vue lexical, on peut déterminer que c'est la charge sémantique de ce terme qui sert de socle à l'argumentation. Il se trouve être un des éléments constitutifs de la métaphore *in praesentia*, avec l'image de la page qui l'accompagne (voir figure n°2). Le mot structure dans l'ordre de la lecture la représentation et en fixe la compréhension. Le terme *Appareil* figure en plus dans l'image en tant que légende, instaurant la relation entre *El aparato de la revolución* et « *Aparato* » du texte qui, on le remarquera, se détache quelque peu de l'illustration par le biais des guillemets et de l'écriture italique ce qui renforce l'autonomie de la métaphore corporelle instituée par le dessin. Mise en relief, cette métaphore sert de médium entre les différents éléments désignant l'organisation communiste et le corps stylisé qui en représente l'unité organique.

A regarder de plus près la représentation produite par le général Villegas, on remarquera qu'au-dessus de la tête du personnage chargé de signifier le *commandement général* [*mando general*] se situe le symbole de l'Union Soviétique - la faucille et le marteau étoilés - et

que ce qui est censé signifier le cerveau, el *Estado Mayor*[l'Etat-Major] est représenté par deux personnages discutant autour d'un bureau.

Dans tous les cas, on constate que le texte des cartouches et les illustrations latérales qui les accompagnent désignent non pas des organes mais des fonctions - mais, sur le plan doxique, la fonction ne crée-t-elle pas l'organe ? C'est en partie là que se trouve l'autre versant de la légitimité de la représentation organiciste de l'appareil révolutionnaire sous la forme d'un corps. Ce ne sont pas, effectivement, à proprement parler, des organes qui sont métaphoriquement désignés ici. Ce sont plutôt des fonctions hiérarchiquement coordonnées. La métaphorisation ne fait que leur donner la cohérence rhétorique globale. C'est, en fait, une hiérarchie qui est ainsi désignée.

Au niveau du cou et du torse du corps-*appareillon* observe le *mando regional*[Commandement régional]. Le *mando provincial en capitales* [Commandement provincial dans les capitales]est situé, quant à lui, au niveau de l'abdomen. Si des flèches de correspondance partent vers d'autres métaphores, les deux premières signalent deux cartouches placées juste sous les bras du personnage, ce qui accrédite l'analogie entre ses organes de préemption et les images qui désignent du côté droit, des instruments logistiques de *movilización, golpes de mano, garages y tiendas de viveres*[mobilisation, coup de *main*(sic), garages et dépôts de vivres] et du côté gauche, la disposition de *armas previamente ocultas*[d'armes préalablement cachées]. Toujours de l'abdomen sort ensuite ce qui désigne métaphoriquement des actions de sabotage, *acción por sectores y celulas, sabotages*. Ce sont des éléments lexicaux désignant des « organes » spécifiques du Parti Communiste qui sont utilisés ici : secteurs et *celulas* [cellules] - désignation tout aussi organiciste, du moins pour ce qui concerne le sens de ce dernier mot. Le dernier « organe » de l'appareil à sortir de l'abdomen est celui des *servicios de información y enlace*[services d'information et de liaison]. Enfin, les jambes sont signifiées par « *las ordenes a las bases, formación de ejercito subversivo, acción celulas de base capitaneadas por un 'activista'* ». [les ordres vers les « bases », la formation d'une armée subversive, l'action des cellules de base commandées par un « activiste »].

Si c'est bien une hiérarchie qui est signifiée, nous pouvons nous rendre compte que ce sont finalement des fonctions militaires qui sont désignées dans les différents cartouches. Cet ensemble fonctionnel à vocation guerrière se trouve référencé par un lexique lui aussi militaire : *Mando general, Estado Mayor, mando regional, mando*

*provincial, movilización, golpe de mano, sectores, sabotage, armas, servicios des información y enlace, ordenes, capitaneadas[por].* Les mots et syntagmes qui trouvent leurs référencement dans le lexique militaire orientent la métaphore de la *Révolution* vers une compréhension spécifique propre au professionnel de la violence légitime. Celui-ci situe cette métaphore dans la logique de la guerre et de son organisation, donc relevant de son domaine de compétence.

Une remarque particulière doit être faite à propos de l'emploi de ce type de métaphore relayé par le recours à un lexique militaire. On peut en dégager une sorte de constante par rapport aux exemples précédents. Il nous apparaît que le recours à la métaphore organiciste de l'appareil, mise en relation avec la *Révolution*, réalise, en fait, l'établissement de l'analogie entre la représentation de la Révolution - Révolution qui ne peut être autre chose qu'une situation préalablement organisée - et une structure militaire. D'un côté, cela veut dire que pour analyser un processus social, le militaire n'a d'autre système de représentation et de compréhension référencée sur le plan organisationnel que celui auquel il participe professionnellement et qu'il projette comme modèle social ; de l'autre, que ce type de métaphorisation permet de désigner l'ennemi, et surtout de visualiser ce qui est défini comme clandestin et caché, à savoir les principaux « organes » de l'organisation révolutionnaire intimement associée à la Révolution elle-même : résumée au rôle d'un appareil clandestin, celle-ci se trouve de la sorte « incarnée ».

### **Tératologie discursive pendant la guerre froide : entre chimères sociales et contre-révolution**

Si on poursuit nos investigations sur l'unité de la représentation organiciste avec la MMC, il convient d'aborder maintenant le lien qui unit leur emploi à l'élaboration d'un discours politique, idéologique. A travers l'analyse du discours des cours à l'ESG que donne J. Monnerot [39], un civil, on aura l'occasion de relever la prégnance de ce discours qui dresse une véritable tératologie discursive en créant de véritables chimères sociales à but rhétorique ; puis dans une seconde partie, on s'intéressera à l'emploi de la MMC et au discours organiciste dans le discours militaire de la contre-révolution.

*Discours civil, métaphores organicistes et chimères sociales*

« Les idées sont, de plus, *contagieuses*. Il y a des principes qui président aux *contagions* d'idées et aux *épidémies psychologiques*. On pourrait théoriquement déterminer *la classe* ou *catégorie* de ceux qui

risquent, du fait des conditions objectives de leur biographie, d'y être *sensibles*, et il est théoriquement possible, mais ce n'est pour le moment qu'une vue de l'esprit, de *les identifier* et de tenter de *les vacciner* à temps. Nous nous bornerons à signaler ici cet aspect théorique de la question. Notre objet est plus limité.

*Donc l'intelligentsia russe s'était emparée du marxisme, avait recueilli précieusement du socialiste allemand Kautsky cette opinion que les ouvriers ont besoin qu'on pense pour eux, s'était installée dans cette fonction de 'cerveau du prolétariat' : Le reste du corps doit obéissance au cerveau. Mais la volonté de puissance des membres les plus doués de cette intelligentsia, qui pour ainsi parler, se militarise pour vaincre, accommode plus ou moins consciemment le marxisme à ses propres besoins, l'infléchit » [40].*

La militarisation du discours civil s'effectue par le biais de l'établissement de métaphores organicistes et médicales. L'extrait du texte de la conférence du locuteur civil en atteste.

Formellement, cet extrait du cours qui analyse l'avancée de la révolution bolchevique en Russie, se décompose clairement en deux paragraphes articulés autour de la charnière *donc*. Celle-ci détermine la nature logico-argumentative de l'énoncé dans l'ordre de la consécution et sépare en deux temps le schéma discursif du locuteur qui peuvent être ainsi établis : dans le premier, l'auteur prétend aborder un *aspect théorique* de la circulation des idéologies et des doctrines politiques - révolutionnaires ; le second apparaît plus comme une explicitation historisante de ce qui a été avancé précédemment, l'Histoire donnant une exemplarité pratique aux affirmations théoriques. Bref, l'organisation de l'argumentation s'enclenche sur le schéma classique théorie-pratique.

Dans ce contexte argumentatif, la dimension tropologique du discours de J. Monnerot repose sur trois réseaux spécifiques qui convergent vers une militarisation des représentations du politique. Deux sont de nature métaphorique et analogique, tandis que le troisième relève plus de la connotation politique que du trope proprement dit, mais est intimement liée, comme nous allons le voir, aux deux autres. Articulées à la thématique de la *pathologie infectieuse*, ces procédures rhétoriques vont articuler des représentations organicistes de l'idéologie et de la société à une représentation technicienne de l'action politique fortement inspirée par les pratiques bolcheviques.

## *Le domaine de l'idéologie comme lieu d'apparition de pathologies infectieuses*

Le premier de ces réseaux établit une relation métaphorique directe entre le domaine de l'idéologie et celui de la pathologie infectieuse. Ce qui relève des *idées* est automatiquement lié à l'adjectif *contagieuses*, au substantif *contagion* et à celui d'*épidémie*. J. Monnerot assure la pertinence de son discours en associant ces termes avec *psychologique*. Cet adjectif ajuste le lien énonciatif et ambigu entre la pathologie clinique - élargie au domaine quasi-psychiatrique - et la dimension behavioriste des sciences sociales qu'il recouvre également. Le locuteur peut ainsi joindre, sous une forme de légitimité scientifique, ses métaphores aux termes de *classes* et de *catégoriessociales*, devenues *sensibles* à cette forme idéologico-pathologique de contagion : la propagande. On soulignera la dimension quasi policière de l'affirmation selon laquelle *des conditions objectives de leur biographie* permettraient de déterminer le degré de sensibilité à l'idéologie. Il s'agit bien de « cibler » de la sorte la dimension sociale d'une enquête individuelle qui peut également devenir un moyen de classification politique d'une population sur la base de critères sociaux.

*Psychologique* exprime alors l'utilité, puisqu'il est possible de méthodologiser le rapport entre la pathologie idéologique et les groupes sociaux. Le locuteur peut désigner à ses auditeurs les actions à mener. Les verbes à l'infinitif sont à cet égard particulièrement signifiants : tel un épidémiologue chargé de la prévention d'une maladie donnée au sein d'une population, J. Monnerot propose de *déterminer la classe* ou *la catégorie*, afin de *les identifier* clairement pour pouvoir les « vacciner ». La connotation destructrice de ce dernier mot peut être envisagée du fait des guillemets, qui, s'ils en euphémisent le sens strict, soulignent *de facto* la métaphorisation médicale de l'élimination d'un germe, c'est-à-dire de l'idéologie incriminée.

A travers les verbes *déterminer / identifier / « vacciner »* qui expriment l'orientation de l'action - la fonction de l'infinitif résidant pour une large part dans l'expression de l'injonction ou de la forte recommandation - l'énonciateur rappelle que son enseignement a une fonction pratique. J. Monnerot ne se contente pas uniquement de désigner au professionnel de la violence ce qu'est l'ennemi, mais aussi comment le traiter, comment le détruire.

*La représentation organique de la société, substrat métaphorique de la pathologie*

Le second réseau métaphorique est celui qui, en interpénétration avec le premier, fait émerger une représentation organique de la société. Si, comme nous l'avons vu, le substrat dans lequel évolue la pathologie, est constitué de *classes* et de *catégories*, le locuteur en appelle à l'histoire de la révolution russe, pour y placer des mots qui appartiennent, directement ou allusivement, à son registre lexical : *Intelligentsia russe* et *prolétariat* fixent dès lors le contexte discursif : le locuteur parle de la révolution russe. Par leur appartenance au registre politique et idéologiquement marqué, ces deux expressions figent ce qui relevait, *in absentia*, de la métaphore généralisante : *idées* et *épidémies* pathologiques, ont maintenant, pour référent, *in praesentia*, *marxisme*, terme désignant la seule idéologie dont le locuteur parle.

Ce sont les composantes sociales responsables de la corruption-infection, de l'apparition de la pathologie, qui subissent la métaphorisation organiciste. *Intelligentsia* se mue en *cerveau* du prolétariat et le prolétariat en *reste du corps*. Mais ce corps possède une tête monstrueuse : c'est de l'*intelligentsia* d'où sortent les *membres*, terme signifiant tout à la fois l'appartenance à un groupe et qualifiant des organes de préemption ou de locomotion. Or, ces *membres* sont animés d'une *volonté de puissance* : lorsque les clercs trahissent, des chimères sociales apparaissent.

Un autre *corps* cependant peut faire contrepoids face à cette aberration. Il est sémantiquement induit par une sorte d'argumentation allusive *a contrario*. Il transparait à travers la licéité de la dimension politico-militaire du discours de J. Monnerot.

### *Discours connotatif et bolchévisation de l'action politique*

Le troisième réseau est celui que lui confère son sens politico-militaire et autoritaire. Contrairement aux deux autres, il n'est pas, à strictement parler, métaphorique mais connotatif. Il provient de la déqualification morale du politique induite par les métaphorisations médicales et organicistes et la valorisation indirecte du militaire, de son mode d'action érigé en technique efficace.

Les aspects autoritaires du discours de J. Monnerot sont en rapport étroit avec une gradation dans la progression de ses propositions théoriques, faites évidemment, pour ne pas le rester. Pour commencer, d'emblée, il prend, en tant qu'intellectuel, la responsabilité majeure de désigner l'ennemi aux professionnels de la force. Il place, pour ce faire, l'ensemble des déterminants sociaux qu'il

étudie au centre de la relation ami-ennemi, c'est à dire dans le terrain de la coaction [41]-coercition-annihilation.

Un autre point situe la dimension autoritaire du contenu de cette conférence. Entre *intelligentsia* et *prolétariat*, *cerveau* et *corps*, la seule relation socio-politique existante et explicitée par J. Monnerot, est le rapport hiérarchique d'*obéissance* organique, donc naturelle [42].

Ceci dit, l'analyse du discours de J. Monnerot aux officiers stagiaires de l'ESG présente un infléchissement. Le locuteur induit une sorte de déplacement-exaltation de certaines valeurs, qui, dans son phrasé, ne sont pas négativement connotées, bien au contraire. Ce déplacement du négatif vers le positif concerne la thématique de la victoire politique réalisée sur le mode militariste et un rappel à une vulgate nietzschéenne : *la volonté de puissance des membres les plus doués(...) se militarise pour vaincre*. Entre l'obéissance sociale et la victoire, il faut, pour asseoir l'autorité des membres les plus vigoureux de l'*intelligentsia*, passer par le domaine du militaire et tordre alors les principes de base qui légitiment le combat politique démocratique ou les idéaux de transformation sociale.

Car, ce qui importe aux yeux du locuteur, c'est la dimension instrumentale de l'idéologie : pour atteindre le pouvoir, il faut s'en accommoder, l'essentiel étant, pour assurer *ses propres besoins*, de *l'infléchir*. Les croyances ne sont pas faites pour les maîtres, dont le seul moteur de l'action est *la volonté de puissance*. Si le locuteur reconnaît l'existence d'une idéologie possédant un substrat social, c'est afin que l'« élite » l'utilise pour prendre ou conforter son pouvoir ; la seule relation sociale réelle et efficace étant, dans ce cadre, la relation d'autorité.

Ainsi, pour que *les plus doués* prennent le pouvoir, pour qu'ils nouent leur destin avec la victoire sociale, ils doivent *militaris[er]* leur volonté. Et l'on ne peut s'empêcher de penser au léninisme qui, en *accommod[ant] plus ou moins consciemment*, [une idéologie] *le marxisme à ses propres besoins(...)* l'a transformé en doctrine de prise du pouvoir par la constitution d'un parti militarisé. En d'autres termes, J. Monnerot vient de proposer, ici de façon indirecte, comme modèle d'action *psychologique*, les techniques du bolchevisme tout en disqualifiant, derrière un nietzchéisme de façade, toute idéologie de transformation sociale. Seules les techniques d'action doivent être radicales. La chimère sociale constituée des métaphores organicistes a été rhétoriquement utile ; si, dans un premier temps, elle a permis la

production d'un être imaginaire monstrueux, d'une représentation de l'utopie léniniste, ce repoussoir idéologique permet dans un second temps de rejeter ce qui est idéologique au profit d'une captation légitime des techniques militaristes du léninisme alors neutralisées.

### *Contre-révolution, métaphore médicale et décontextualisation*

C'est peu de temps après la parution du texte *Guerre révolutionnaire et médecine moderne* que nous avons analysé plus haut, que se tient à l'ESG un débat. Des officiers, stagiaires en 2ème année organisent le 18 juin 1957, date symbolique s'il en est, une table ronde intitulée « La guerre révolutionnaire » [43] en trois temps : I. Tactiques révolutionnaires et contre-révolutionnaires ; II. Nécessité et conditions d'une stratégie contre-révolutionnaire ; III. Questions posées à la suite du débat. Et ils vont filer la métaphore jusqu'à produire un phénomène de décontextualisation de l'énoncé pour aboutir finalement à un complet retournement de la DGR contre l'autorité civilo-politique.

Ce discours propose un argumentaire dans un contexte polémique. En 1957, la bataille d'Alger fait rage et ce dont les différents intervenants vont en fin de compte débattre c'est de la légitimité de la pratique des interrogatoires « policiers », de la sortie de la bataille en cours, et surtout, de la détermination du contenu politique qu'il convient de lui attribuer.

Pour faire l'analyse de ce document en mettant l'accent sur l'emploi de la MMC, on repérera le phénomène dans le débat du 18 juin 1957. Ce qui nous amènera à relever le lien entre l'emploi de ce type de métaphore filée et la décontextualisation de certaines pratiques ; on pourra, dès lors, préciser comment l'emploi de la MMC contribue au retournement et à l'amplification rhétorique d'un rôle interventionniste-médical de l'Armée relatif à l'Algérie sur le territoire national. On observera alors comment la MMC, appuyée sur des représentations organicistes, sert de socle argumentatif à l'élaboration de pratiques professionnelles qualifiées de *contre-révolutionnaires*.

[a] « Si l'action est très importante pour préserver une population encore *saine* du *virus révolutionnaire*, elle n'obtient que des résultats décevants quand elle est employée sur une population déjà *contaminée* » [44].

[b] « La passion du sport les *immunisait* contre le communisme » [45].

[c] « Les communistes bénéficient de l'aide consciente ou inconsciente de tous ceux qu'ils ont réussi à *intoxiquer* : neutralistes, progressistes (...) » [46].

[d] « Si nous savons conduire efficacement l'éducation civique et l'action psychologique dans nos forces Armées, cette action atteindra par '*capillarité*' l'ensemble de la Nation » [47].

[e] « II- NECESSITE ET CONDITION D'UNE STRATEGIE CONTRE-REVOLUTIONNAIRE

Je vous arrête là sur une pente dangereuse : si j'ai bien compris ce que vous venez de nous expliquer, l'action adverse consiste à *s'infiltrer* dans la société, d'abord à la manière d'un *virus* qui pénètre les esprits, puis en pénétrant le *corps*, en noyant de l'intérieur toutes les *cellules* dont l'assemblage constitue l'architecture sociale et politique du pays ; enfin seulement se durcissant dans une sorte de cristallisation militaire, à faire éclater toutes les structures devenues creuses.

*Le remède* que vous proposez c'est en somme de prévenir l'adversaire en durcissant nous-mêmes à temps nos structures, en les 'militarisant' (...) là je dis « attention » ! Car il ne faut pas qu'il se contente d'arrêter *provisoirement la maladie* » [48].

[f] « Pensons bien les caractéristiques de *cette thérapeutique* :

- \* D'abord vous êtes le premier à reconnaître que *le traitement* ne peut s'appliquer seulement à la partie malade. C'est le *corps* entier qu'il faut mettre en état de défense. Nous savons tous que l'Indochine a été perdue à Paris, que la *maladie algérienne est une maladie française*.

Ensuite, cette phase 'pré-insurrectionnelle' dont vous avez parlé est extrêmement longue. A vrai dire, elle n'a pas de limites ! S'il faut militariser une société pour la mettre en état de défense contre la subversion idéologique, nous devons dire que nous devons vivre indéfiniment en société militarisée.

- \* Le problème est bien en effet de 'durcir' nos structures sociales et politiques pour rendre imperméable à l'action adverse la Masse organisée que constitue le *corps de la Nation*. Le « durcissement » doit être général, mais nuancé en ses parties selon *le degré de la maladie* » [49].

### [g] « III- QUESTIONS POSEES A LA SUITE DU DEBAT

Il y a toujours des 'contradictions internes' dans une société (...) mais s'il existe une véritable organisation révolutionnaire qui s'en sert, il est illusoire et même dangereux de prétendre mettre fin à la lutte en les faisant disparaître. *On ne soigne pas une maladie infectieuse en traitant les plaies apparentes du malade ; il faut tuer le microbe, et ensuite cicatriser les plaies* (ceci dans l'ordre de priorité, pas obligatoirement dans le temps) » [50].

#### *Métaphores filées et décontextualisation*

Nous savons que l'emploi de la MMC que nous avons également rencontré lors des analyses des doctrines anglo-saxonnes de la contre-guérilla dans les années 1955 concourt, dans le cadre de la « guerre révolutionnaire », à placer le soldat dans une attitude interventionniste au sein de la société représentée comme un véritable *corps* souffrant, couvert de *plaies*, voire, un *malade*. Or on remarquera que le texte de la conférence prolonge le texte « Médecine moderne et guerre révolutionnaire ». S'il décrit métaphoriquement la pacification dans le cadre algérien, le syntagme *médecin des sociétés* [cf. Annexe] a bel et bien une vocation généraliste, si c'est bien de la société algérienne dont il est question... Les interlocuteurs de l'ESG filent dès lors eux-mêmes cette métaphore, et sont prêts à situer l'origine des maux dont souffre l'Empire en métropole, car l'ensemble des métaphores relevées constitue en fait une représentation de la pathologie dont souffrirait la France : *la maladie algérienne est une maladie française* [f], ce qui implique une intervention des spécialistes, des *confrères spécialistes* en France [cf. Annexe a]. En d'autres termes, la problématique de la « guerre révolutionnaire », si l'on suit la métaphore entre mai et juin 1957, s'est transférée de l'Algérie au territoire national ; à la seule différence que, cette fois-ci, il ne s'agit pas d'éliminer un *agent pathogène* ayant pour référent direct le FLN ou l'ALN, mais bien de supprimer le Parti Communiste, *le virus*, ou tout autre *microbe* [g]intoxiquant la France.

On notera que c'est le vocabulaire et les expressions de l'ennemi qui sont à leur tour métaphorisés. L'expression « contradictions internes », véritable exhibition de la captation du discours marxiste-léniniste, trouve sa place dans la construction métaphorique du *corps* de la nation : ce sont des *plaies* qui doivent être *cicatrisées* par le médecin. Le terme *médecin* n'apparaît pas, ce n'est pas nécessaire puisque c'est le locuteur lui-même devant son public qui en assume le

rôle, qui en fait un vecteur rhétorique de son acte d'autorité dans un contexte général prégnant : celui de l'explicitation de la DGR.

*Métaphore médico-chirurgicale : retournement et amplification*

C'est dans ce contexte déplacé que se déploie la notion de *contre-révolution*. Dans sa dimension métaphorique [51], elle instaure un véritable retournement que réalise, toujours sur la base de l'emploi de la MMC, un des locuteurs.

Premièrement, il apparaît que ce n'est pas la méthode de l'ennemi qui est en cause : le locuteur n'a aucun problème à exempter les aspects techniques de toute condamnation morale car, comme il le rappelle dans le dialogue-débat : « *nous pensons qu'il ne faut pas confondre les causes de la guerre révolutionnaire et ses procédés* » [52]. Cette séparation entre la technique et les préceptes idéologiques ou moraux qui la mettent en œuvre s'exprime à travers l'aisance avec laquelle le locuteur dépoliarise, puis inverse les référents dans l'emploi des métaphores, en particulier celles qui touchent le domaine organiciste-organisationnel : elles sont extraites de la description de l'action de l'ennemi pour être basculées sur celle de l'ami ; l'objet de l'action devient l'organisation du *corps de la nation*, désigné comme *Masse organisée*, qu'il s'agit d'encadrer, de diriger dans un ensemble militarisé de structures porteuses d'un civisme revigoré.

D'un autre côté, lorsqu'il s'agit d'apprécier les *nécessité et condition d'une stratégie contre-révolutionnaire*, un des locuteurs inverse également l'emploi tropologique de la MMC pour revenir au sens premier des référents ; en effectuant cette opération, il en réalise une seconde, tout aussi rhétorique. Partant, semble-t-il, d'un postulat critique, un des locuteurs relève le risque de militarisation permanente de la société [e] ; toutefois, le contenu de la phrase alarmiste ne débouche pas sur une critique de l'énoncé de son interlocuteur ; bien au contraire, il prend à contre-pied son propre phrasé ; il aboutit ainsi à une radicalisation : le *attention !* devient une véritable mise en garde : la contre-révolution exige l'impérieuse nécessité de résultats réels et définitifs. Elle refuse que l'élimination de *l'agent infectieux* ne soit que transitoire, que le *durcissement* que l'on croyait, au prime abord, dangereux pour la société, *ne se content[e] que d'arrêter provisoirement la maladie* [e].

Au terme de ce travail, nous pouvons considérer que l'emploi de la MMC dans le discours militaire pendant la Guerre Froide est pertinent. Il repose sur deux présupposés essentiels : la rémanence des

représentations organicistes relatives à tout ensemble organisé et hiérarchisé d'un côté, et de l'autre : la neutralité de l'acte scientifique et empirique corrélé à la dimension moralement positive de la médecine. Or, cette neutralité doxique n'est pas anodine : elle permet la construction d'une représentation spécifique de l'ennemi qui légitime, sur la base des complémentarités discursives et des analogies, l'action sociale et, plus largement, politique. En effet, la conclusion des énoncés qui intègrent la MMC recèle, presque toujours, un gommage rhétorique de la séparation institutionnelle des rôles et des fonctions entre le civil et le militaire. La revendication du rôle de médecin par le militaire fait ainsi symboliquement fusionner les deux domaines de compétence où l'un est normalement soumis au premier : dans l'ordre médical général, c'est le médecin qui établit le diagnostic tandis que le chirurgien opère en fonction de ce diagnostic. Dans ce cadre énonciatif, la représentation discursive de l'ennemi devient essentielle ; sa dénomination métaphorique spécifique intègre le chaînage logico-argumentatif lui-même dans le jeu des représentations organicistes : celles-ci facilitent alors la construction idéale de structures de décision fusionnées entre les mains du professionnel de la violence légitime ; mais celle-ci l'est-elle encore ? Nous pensons, effectivement, que cette dénomination particulière de l'ennemi comme de l'ami, qui fait du *corps* social un enjeu guerrier, exprime *in fine* une autonomisation croissante du secteur militaire par rapport au politique et en signale la crise à venir.

## **Annexe**

a) « Le praticien est-il impuissant devant un cas qui dérouté son diagnostic et met en échec sa thérapeutique ? Il appelle en consultation des confrères spécialisés. Il établit un bilan physiologique à l'aide de radiographies diverses, de mesures électriques, d'analyses et de dosages minutieux.

Puis, l'état général du patient exactement apprécié et l'affection rebelle cernée, il s'efforce - avec des hormones ou des vitamines - de déclencher, d'entretenir et de renforcer la réaction organique authentique (...) Des démarches analogues ne peuvent-elles être recommandées à notre *médecin des sociétés* encore attardé aux seuls antibiotiques ? » (Anonyme, *Guerre révolutionnaire...*, *op. cit.*, pp.49-50).

b) « Sur ce terrain biologiquement actif, secrétant lui-même ses anticorps, les agents spécifiques extérieurs pourront agir avec une efficacité renforcée, 'suractivée' par l'auto-défense de la santé.

L'armée - dans cette thérapeutique - n'est pas lancée immédiatement dans l'action et elle n'entreprend pas d'assumer, seule, toutes les tâches. Quand les 'hormones', les 'vitamines' du corps social ont renouvelé l'ambiance générale (...) l'armée - agent spécifique extérieur et non hormone - peut agir. Brutalement s'il le faut, mais avec l'assentiment, l'appui, l'encouragement de toutes les cellules, elle frappe les éléments réfractaires à l'ordre de la santé ; elle est prête à éliminer physiquement - dans une 'lyse' définitive - les facteurs pernicious qui n'auraient pas été 'phagocytés' auparavant » (Anonyme, *Guerre révolutionnaire...*, *op. cit.*, p.51).

---

[1] . Voir, pour information sur le concept, P. Paret, *French revolutionary warfare from Indochina to Algeria*, New York, Washington, Londres, F.A. Praeger, 1964.

[2] . R. Girardet, « Reflexions critiques sur la doctrine militaire française de la guerre subversive », *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre 1960, p. 232.

[3] . Voir, Général Beaufre, *Stratégie de l'action*, Paris, A.Colin, 1966.

[4] . Nous soulignons dorénavant tout trait caractéristique porteur de MMC.

[5] . Commandement en chef en Extrême-Orient, *Enseignements de la guerre d'Indochine*, fasc. II, 1955, p. 47.

[6] . Général Beaufre, *Stratégie de l'action*, *op. cit.*, 1966.

[7] . G. Périès, « Doctrine de la sécurité nationale et national-catholicisme, deux sources théoriques du Processus de réorganisation nationale en Argentine (1976-1983) », DEA, Université de Paris I, 1986, p. 112.

[8] . E. Vásquez, *PRN-La última, origen, apogeo y caída de la dictadura militar*, Buenos Aires, Eudeba, 1985, p. 326.

[9] . Le thème de cette première partie a fait l'objet d'une publication antérieure, G. Périès, *La métaphore médico-chirurgicale dans le discours militaire de la « guerre révolutionnaire »*, *Mots, les langages du politique*, n° 26, PFNSP/CNRS/ENS, mars 1991, p. 5.

[10] . C. Mauron, Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique, Paris, José Corti, 1962, p. 35 et suiv.

[11] . Anonyme, « Guerre révolutionnaire et médecine moderne », Revue Militaire d'Information, n° 283, 1957, p. 47.

[12] . Débat entre les commandants Hogard, Cogniet et Renaudin, « La guerre révolutionnaire, tactiques révolutionnaires et contre-révolutionnaires », Ecole Supérieure de Guerre, 18 juin 1957.

[13] . C. Perelmann, L. Olbrechts-Tyteca, Traité de l'argumentation, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1988, p. 729.

[14] . Ibid., p. 535.

[15] . Nous employons « sème » comme « trait minimum porteur de sens ».

[16] . Général Beaufre, Introduction à la stratégie, Paris, A. Colin, 1965, p. 116.

[17] . H.Morier, Dictionnaire de poétique et de rhétorique, Paris, PUF, 1989, p. 687.

[18] . Capitaine A. Argoud, « La guerre psychologique », Revue de Défense Nationale, mars 1948, p. 291 et avril 1948, p. 460.

[19] . Colonel J. Defrasne, « Caractéristiques d'emploi de l'arme psychologique », Revue militaire générale, novembre 1957, p. 520.

[20] . C. Perelmann, L.Olbrechts-Tyteca, op. cit., p. 535.

[21] . Général Artola, ¡Subversión !, Lima, Editorial Jurídica, 1976, pp. 10-11.

[22] . Au Pérou, en 1965.

[23] . H.Morier, Dictionnaire de poétique et de rhétorique, Paris, PUF, 1989, p. 679

[24] . Commandement en chef en Extrême-Orient, Enseignement..., op. cit., p. 46.

[25] . Anonyme, « Guerre révolutionnaire... », op. cit., p. 47.

[26] . Voir, en particulier, la RMI, n° 281, février-mars 1957, consacrée à : « La guerre révolutionnaire, données et aspects, méthodes de raisonnement, parade et riposte ».

[27] . G. Périès, « L'Arabe, le Musulman, l'Ennemi dans le discours militaire de la guerre révolutionnaire pendant la guerre d'Algérie », Mots, Les langages du politique, n° 30, PFNSP/CNRS/ENS, mars 1992, p. 53.

[28] . C. Perelmann, L. Olbrechts Tyteca, op. cit., p. 542.

[29] . Voir, à ce propos, la médicalisation des analogies dans ce contexte : « Ainsi le voulait notre métier. Pouvait-il en être autrement ? Nous étions devenus pareils aux chirurgiens habitués aux pires plaies des accidentés de la route, qui entrent en sifflant dans la salle d'opération, amputent le blessé et repartent sereinement ». J.-P. Vittori, Confessions d'un professionnel de la torture, Paris, Ramsay, 1980, pp. 12-13.

[30] . G. Périès, « Conditions d'emploi des mots interrogatoire et torture dans le discours militaire pendant la guerre d'Algérie », Mots, les langages du politique, n° 51, PFNSP/CNRS/ENS juin 1997, p. 41.

[31] . Texte paru en anglais sous le titre : Com J.H Cushman, « Harness the Revolution », Military Review, janvier 1955.

[32] . Texte paru en anglais sous le titre : Gal Brazer-Creagh, « Waging a cold war », Journal of Royal United Service Institution, mai 1954.

[33] . Commandant J. H. Cushman, op cit, p. 11.

[34] . Général Brazer-Creagh, op cit, p. 1.

[35] . Général Brazer-Creagh, op. cit, p. 11.

[36] . Général Diaz de Villegas, La guerra revolucionaria. La técnica de la revolución y la acción psicológica, el arma secreta del marxismo, Ediciones Europa, Madrid, España, 1959. L'ouvrage est préfacé par Luis Carrero Blanco, à l'époque « dauphin » de Franco. Ce texte a, par ailleurs, été trouvé en Argentine lors de nos recherches.

[37] . Sur ce plan, la bibliographie présentée par le général Villegas reprend les principaux documents alors en circulation en France sur ce thème.

[38] . Dans les travaux des stagiaires étrangers, on relèvera dans ceux du lieutenant-colonel Rougueris, de l'Armée grecque : « En somme l'AFTOAMINA (autodéfense organisée par les communistes grecs en 1945-1947) est le cœur qui fait circuler le sang dispensateur de vie ; les guérillas sont le corps agissant sur ordre du cerveau, lequel cerveau est 'le Parti' ». Voir, Commission n° 5, La guerre idéologique dans le monde, ESG, 68ème promo, 1er cycle, 1954-1955 1ère partie, Aspect général de la guerre idéologique en Grèce, pp. 2-3.

[39] . Ibid., p. 94.

[40] . Pour connaître le locuteur : J-M Heimonet, Jules Monnerot ou la démission critique, 1932-1990. Trajet d'un intellectuel vers le fascisme, Paris, Kimé, 1993.

[41] . J. Monnerot, « L'action psychologique dans la guerre », ESG- Etudes générales 2ème Cycle, mai 1956, p. 6.

[42] . Dictionnaire Le Robert : Coaction : n. f (XIII s. du lat. coactio , rec. cogere, connaître). Action de priver de la liberté de choix. (...).

[43] . Pour les implications méthodologiques et représentationnelles de l'organicisme, voir : P. Birnbaum, La fin du politique, Paris, Seuil, 1975. En particulier, le chapitre IV intitulé « Organicisme, société de masse et idéologie », p. 87.

[44] . Débat entre les commandants Hogard, Cogniet, Renaudin, ESG, 2ème cycle, La guerre révolutionnaire, Tactiques révolutionnaires et contre-révolutionnaires, 18 juin 1957.

[45] . Débat entre les commandants Hogard, Cogniet, Renaudin, ESG, 2ème cycle, La guerre révolutionnaire, III Questions posées à la suite du débat, 18 juin 1957, p. 7. Dorénavant « Débat... ».

[46] . Ibid., p. 10.

[47] . Ibid., p. 2.

[48] . Ibid., p. 6.

[49] . Ibid., pp. 6-7.

[50] . Ibid., p. 7.

[51] . Ibid., seconde partie, p. 2.

[52] . Dans la culture contre-révolutionnaire, l'emploi de la métaphore organiciste et médico-chirurgicale est chose ancienne ; il suffit simplement de remonter au XIX<sup>ème</sup> siècle pour le voir en situation comme dans cette chronique de l'écrasement de la Commune par les Versaillais : « Paris cependant revint à lui ; les barricades avaient été effacées du sol ; les traces du combat disparaissaient. (...) La France, 'noble blessée' retrouvait sa vitalité. La Commune avait été l'abcès qui avait failli causer sa perte ; nous avons crevé cet abcès à coups de bistouri, et cette guérison se déclarait ». A. Hans, Souvenirs d'un volontaire versaillais, Paris, E. Dentu Edit., 1873, p. 210.

[53] . Débat..., op. cit., seconde partie, p. 2.